

Caroline Pivert

Mon amie, ma sœur



A Tétie, le 22 août 2012.

A toi mon amie et ma sœur, ma jumelle impossible, cette longue lettre ouverte sur mon cœur, pour toi que je n'ai jamais su remplacer malgré le temps qui passe.

Elle ressemble tant à la chanson que l'on aimait :

*« Une petite cantate, du bout des doigts
Obsédante et maladroite, monte vers toi
Une petite cantate, que nous jouions autrefois
Seule je la joue maladroite, si mi la ré sol do fa (...)
O mon amie, ô ma douce, ô ma si petite à moi
Mon Dieu, qu'elle est difficile, cette cantate sans toi »*
(Barbara)

Je te demande seulement de ne pas complètement m'oublier...

Première partie

« Il entra dans ma vie (...) pour n'en jamais sortir. Plus d'un quart de siècle a passé depuis lors, plus de neuf mille journées fastidieuses et décousues, que le sentiment de l'effort ou du travail sans espérance contribuait à rendre vides, des années et des jours, nombre d'entre eux aussi morts que les feuilles desséchées d'un arbre mort ».

(Fred Uhlman, L'ami retrouvé)

Mon amie, ma sœur,

Je ne sais pas à partir de quel moment tu as comme décidé de m'oublier. Je ne sais pas, je ne sais plus... Mais, de mon côté, d'aussi loin que je me souviens, j'ai beau chercher, explorer le temps comme un vaisseau fantôme, ce temps qu'il nous a été donné de vivre côte à côte, dans cet océan de notre jeunesse... Toi mon amie, ma sœur : rien, aucun élément véritable de réponse ne remonte à la surface.

Et donc j'ai beau creuser le sable, à la recherche de ce trésor perdu, notre amitié, un peu comme on explore une épave, j'en suis encore à émettre de nombreuses hypothèses, et, décidément, je tourne en rond. Je ne retrouve pas trace du « moment fatidique », celui qui t'a définitivement détournée de moi : je ne comprends pas cette *rupture*, ce silence soudain, entre nous deux, ayant érigé comme un mur de fer entre ma vie et ma mémoire...

Aujourd'hui, nos existences ont fait le grand écart, et nos deux mondes ne se reconnaissent pas mutuellement. Et pourtant... Si d'aventure je te croisais à la terrasse d'un café, ou même à l'arrêt du bus, qu'importe, je te fais le pari que moi, je te reconnaîtrais – même après huit années passées à regretter, à guetter la nostalgie pour l'assassiner, une bonne fois pour toutes. Avant que ce ne soit elle qui ne me tue doucement...

J'ai beau chercher

J'ai beau comprendre

Rien ne guérit

Ce cœur en cendres

Le feu de l'envie

Me déserte

Rien ne me guérit

De ta perte

J'ai beau errer

Non consolée

De ton absence
Eternisée

Ma chère aimée
Tu es présente
En ma pensée
Et tu me hantes
Si tu savais !

As-tu les clés
De notre impasse
Sais-tu le sens
Ce qui ce cache
Sous l'évidente
Rupture, hélas
Qui nous attache
A notre place ?...

Nous qu'une amitié débordante
Entourait depuis tant d'années
Nous qu'une amitié délirante
Avait tant liées

Nous voilà toutes deux défaites
Et l'une à l'autre inexistantes
Et puis muettes
Et, qui sait, toutes deux peut-être
Trop exigeantes ?

Et je m'en vais
Comme une épave
Car rien n'y fait

Car rien ne lave
Le lourd forfait
La dure entrave
L'affront parfait
Le crime en salves
... Et les regrets

Et je repasse
Toujours au quai
De mes impasses
Et l'onde lasse
Comme disaient
D'autres poètes
Pas bien plus gais
L'onde s'arrête
Comme un cœur, net
Pris sur le fait
De sa folie
Je ne guéri-
Rai pas ici

Je ne guérirai
Pas ce qui
Me fit connaître
L'infini
Un jour, peut-être...
Mais aujourd'hui
Je pleure à perte
Et c'est la nuit
De certains maux

Rien ne guérit
Rien ne *réconcilie* vraiment
Rien ne survit
Hormis les mots
Que l'on écrit
En attendant
Un jour béni

*
* *
* *

C'est trop ancré en moi, si tu veux, cette sensation de *ressemblance*, de complicité entre nous deux. Cette évidence : nous étions des miroirs l'une de l'autre, des jumelles un peu... des « âmes sœurs », enfin.

Mais alors pourquoi ce lien si fort as-t-il pu se dénouer si vite, si arbitrairement ?

Serait-ce parce que ce *nœud*, quelque part, engendré par le destin, t'aurait, à un moment peut-être, apparu trop serré ?

Je te revois encore nettement dans mon esprit, et ma mémoire n'a rien perdu de sa vivacité, encore qu'elle s'agrémente à présent d'une dose de mélancolie quasi perpétuelle, et totalement sinistre.

Et je te *vois* vraiment, et puis précisément, tout comme si les ans ne t'avaient pas changée. Comme si dans mon esprit j'avais conservé à jamais une photographie de toi : les traits, un brin anguleux, de

ton visage, tes yeux brûlants comme la cendre chaude, reflets d'une âme à laquelle répondait bien entendu mon âme...

Non, ça ne veut pas s'en aller, cette image de toi en moi. Tes yeux noirs si brillants et tes cheveux châtain, et les gens qui disaient qu'on se ressemblait « comme deux sœurs »... Et, justement, c'est bien parce que tu fais partie ma « famille », – appelons-là comme ça, si tu veux bien-, que je me refuse, même après toutes ces années, à renoncer à recréer ce lien, qui semblait si fortement, si *fatalement* noué entre nos âmes.

Non, je ne sais pas à partir de quel moment tu as commencé à vraiment m'oublier. A t'éloigner, subrepticement, au fil de l'eau de ta « nouvelle » existence... Ta vie sans moi. Ou bien fut-ce une décision brutale, liée à un événement en particulier ? Ou, comme je le soupçonne, le fait que tu sois tombée enceinte, quelques années de cela après ? Oui, peut-être qu'à ce moment-là, tu as vraiment dû prendre toute la mesure de ce qui nous séparait... Ou bien ne serait-ce que, comme je le suppose de plus en plus fortement, lorsque je t'ai déclaré ma terrible, ma fulgurante maladie, ma « bipolarité » ?

A peine avais-je été diagnostiquée, que ce *verdict*, si difficile à admettre, apparemment pour toi comme pour moi, s'est révélé terriblement cruel, insidieux, et presque comme un crime de lèse-majesté face à la vie

réelle, et dans les cercles sociaux si « lisses », si bien pensants... auxquels, au final, tu appartenais déjà...

Oui, c'est vrai, j'ai été égoïste, en somme : j'ai d'abord voulu, tout simplement, et tout de suite, le « porter », le « partager » avec toi, ce fardeau, cette dérive, pour qu'ils puissent me sembler plus légers, pour que je me sente moins seule dans le terrible combat... dans cette toute nouvelle adversité. Car après tout, l'on n'existe jamais vraiment qu'à deux. Même dans la solitude où la destinée semblait vouloir me contraindre. Mais j'avais déjà si peur de t'avoir perdue à jamais. Car à partir de ce moment je n'ai plus été que maladresses, négativité, pessimisme... O mon amie, ma sœur...

Et je n'ai pas insisté. Je n'ai pas supplié. Et maintenant nous voilà perdues l'une pour l'autre à jamais. Comme je regrette !

*

* *

« Quoi ?! Tu es « bipolaire » ? C'est vraiment ce qu'on t'a dit ? Et tu en es vraiment certaine, toi ? », m'as-tu d'emblée demandé, lorsque je te racontai cela, une mortification dans la voix. Et puis toutes ces mésaventures que je te confiai à l'aveugle, juste pour que tu saches à quel point je revenais de loin, ces péripéties qui avaient, toutes, mal tourné. Alcools, drogues, hommes infréquentables. Toi ? Tu semblais

écouter tout cela sans ciller, sans me renier pour autant, du moins est-ce l'impression que j'en avais. T'en aurais-je trop dit, à un certain moment ? Il avait en tout cas fallu m'interner d'office, à l'hôpital Sainte-Anne, à Paris, à l'époque. Et, forcée d'admettre ce qui s'apparentait à une véritable *faiblesse*, ou plutôt une *fragilité* psychologique, peut-être même à une démence assez « soft », j'y étais restée des mois et des mois.

– Oui Tétie, ai-je simplement répliqué (Tétie c'est son surnom depuis son enfance, depuis *notre* enfance...), c'est irréparable, c'est irréversible. On parle dans cette maladie de « rémission », pas de guérison complète. Et en attendant il faut que je me shoote aux médicaments, c'est l'unique moyen de m'en sortir... Même si ça semble si injuste et irrationnel. C'est tombé sur moi, comme la foudre. Je suis gravement *malade*. J'ai des « fluctuations d'humeur », comme on dit ici. Des hauts et des bas indescriptibles. Des oscillations dans mon cœur comme s'il voguait sur les vagues incertaines d'un océan moqueur... Je ris, je pleure, je ne sais même pas pourquoi ni comment, mais c'est là, sans raison. Sans cause si ce n'est, je le crains, l'étrange chimie du cerveau. Si mystérieuse, si impossible en apparence, à dévier... Tu sais, c'est comme dans le poème de Verlaine :

« C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi
Sans amour et sans haine
Mon cœur a tant de peine »...

– Je ne sais plus quoi te dire », lâcha soudain Tétie, comme une balle sortant d'un revolver trop longtemps chargé.

Et puis tu as marqué ce silence, si grave, si lourd à endurer pour mon âme déjà bien mise à l'épreuve, une âme alors en deuil de son bonheur d'Avant... Avant la terrible nouvelle.

Et ce fut tout !

Moi, déjà passée dans un autre monde, je décrivais ma relation au mal qui me tenait dans ses entailles, par une métaphore : c'est l'heure de la marée, c'est le moment de la noyade, l'asphyxie, quoi. Et personne pour me « sauver des eaux » – même pas toi !

Je le pressentais bien, déjà. Hélas, déjà je ne le savais que trop bien : tu te déroberais à mes appels.

Les phases mélancoliques ont, dès lors, été plus récurrentes que les moments de joie inouïe. Pourtant les deux restaient inexplicables. Ou, du moins, inexplicables.

*

* *

Après, je ne me souviens plus bien de notre conversation. Mais ce fut, je crois, l'avant-dernière de ce que j'appelais jusque-là notre « vie commune ». Oui, jusque-là nos pensées étaient tellement *égales*,

tellement proches. A la limite du surnaturel. On était, tout bêtement, « meilleures amies ». Et encore plus, puisque Tétie faisait partie intégrante de ma famille, depuis toujours je crois... et peut-être un peu aussi depuis la mort de sa mère, emportée par un cancer alors que nous n'avions que 7 ans.

Elle est sans doute là, d'ailleurs, la *fêlure* originelle, celle qui a fait que tu as fini par vouloir t'éloigner, subrepticement, de tout ce passé-là, et finalement rompre avec des liens noués par la triste fatalité. Cela expliquerait tout. Le passé qui éclaire, source de lumière jamais tarie, la condition présente. Comme si nous t'avions, en t'accueillant si souvent chez nous, arrachée à ta vraie famille, à tes « racines » peut-être. Je ne suis pas à ta place. Mais je ne peux m'empêcher de tenter de te comprendre, et d'en découdre avec ce vide d'explications. Cette chance que tu ne m'as pas donnée, au final, de rester, comme avant, ton amie et ta sœur.

Sommes-nous pour autant ennemies ? Je ne le crois pas, et n'y croirai jamais. C'est une conclusion trop simpliste. Or entre nous je ne vois que fils emmêlés, couloirs et tunnels labyrinthiques, allant dans tous les sens. Comme si l'irrationnel avait définitivement ombragé notre relation, nos deux existences s'en trouvant condamnées à n'être qu'opposées, dans le silence glacé de l'actuelle indifférence.

Le jour du décès, Pierre, le père de Tétie, un homme dans la force de l'âge, souvent froid et taciturne dans son genre, est venu déposer sa fille chez nous, « pour la journée », alors que nous venions tout juste d'apprendre la nouvelle... Je crois d'ailleurs bien que cette séparation – momentanée, certes – mais cruelle, d'avec son père en un moment si grave a joué beaucoup, par la suite, dans le fonctionnement psychologique de Tétie. Cela a généré, j'en suis quasi certaine, une forme de traumatisme. Un complexe d'abandon ou je ne sais quoi de semblable. Toujours est-il que Tétie ne comprenait pas encore bien l'idée même de la mort, à cet âge si inconscient, où l'on ne commence justement qu'à peine à entrevoir ce voyage au retour impossible, cet irrémédiable fait. Et puis l'absence... comment la comprendre ? Comment rationaliser, rendre logique cette irréversibilité ? Pourquoi la vie et la mort seraient-elles si linéaires ? Et les souvenirs, qui chaque instant vous envahissent tel une armée de soldats invisibles, dans une guerre qui de toute façon ne peut nous voir gagner.

Et pourtant... Tout peut se dépasser. C'est ce que Tétie a fait, à l'époque, avec beaucoup de courage et de détermination, je dois bien le dire. C'est bien simple, elle n'a *plus jamais* reparlé de sa mère après cette journée fatidique. Ce moment « fondateur », en somme, un peu. Elle avait comme ingurgité la pilule amère de notre mortalité, de notre vulnérabilité si extrême. Cela, en passant, à pu lui forger un caractère

entier, bien trempé, mais aussi souvent cynique, parfois cruel. C'est vrai. Mais en l'accueillant petit à petit de plus en plus souvent chez nous pour moi elle devenait une sœur, et cela sans jamais cesser d'être aussi une amie. Donc pas d'engueulades, juste les bons côtés...

Pourtant, serait-elle devenue insensible, aujourd'hui, à certaines situations, à la mienne en particulier ? Pourquoi mon « sort », aujourd'hui si tragique, n'a – apparemment – pas su éveiller en elle le moindre relent de tendresse, sentiment qu'elle avait pour moi, pourtant, j'en suis certaine, à cette époque ?

Pourquoi ma souffrance, si réelle, si visible – et là je m'adresse directement à toi – n'a-t-elle pas réussi à atteindre ton cœur, pourtant si noble et généreux, pour le peu que je me rappelle ? Et pourquoi, enfin, ta conscience n'a-t-elle pas été « embarrassée » de cette indifférence, puis de ce pur rejet ? N'y a-t-il plus aucun moyen de réveiller l'amitié endormie, au profond de ton être, quelque part ?

Mais je m'adresse au vide, au néant. Il n'y a plus de moyen de communication entre nous. A moins que nos esprits se rencontrent sans que nous le sachions ? Toi et moi, ce n'était au fond qu'une construction de l'esprit, un rêve qui vient tout juste de s'effacer devant le réveil. Ah, douloureux réveil... tristesse suprême de l'avoir perdue à jamais, sans espoir d'aucune sorte pour le raviver.

Car telle est l'image que je me fais, moi, de

l'Amitié. C'est quelque chose de l'ordre du toujours, de l'inaltérable. C'est une eau de source qui désaltère et ne se tarit jamais. C'est un lien en or massif, en pierre sacrée, en métal précieux, en béton armé... En diamant enfin, puisqu'il est réputé le plus solide des matériaux terrestres !

Je n'aurais, moi, jamais abdiqué la mienne devant *ta* maladie, si tant est que nos places eussent été échangées. De cela je suis presque certaine. Et pourtant on se trouve toujours des excuses, pour éviter de forcer nos sentiments, pour se créer l'histoire, en choisissant bien ses personnages. Et là, tu ne m'as tout simplement pas intégrée au scénario...

Que puis-je faire, sans tomber non plus à tes genoux (ce qui serait tellement plus facile, en fait...) ?

Deuxième partie

*« Mais vrai, j'ai trop pleuré ! les aubes sont navrantes
Toute lune est atroce et tout soleil amer
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes
O, que ma quille éclate, ô, que j'aïlle à la mer ! »*

(A. Rimbault)

Aujourd'hui, je me parle à moi-même. Je m'écris cette longue lettre. Elle lui est destinée, certes, mais c'est avant tout mon cœur, si lourd de questionnements enfantés sans espoir de réponse, et hanté par son image, que je veux délester de son poids. Car oui, s'il est vrai que Tétie fut longtemps pour moi une âme sœur, non seulement comme unique confidente, mais encore comme seul recours, devant les difficultés (qui n'ont jamais manqué de s'accumuler), ce n'est pas sans douleur que je la reconnais, aujourd'hui encore, comme mon authentique *alter ego* féminin. Même si l'absence, même si la distance a fait son creux... c'est incroyable,

mais en réalité je ne m'y résous vraiment pas. Tétie aura tour à tour été ma plume, une source d'inspiration sans relâche et sans partage, une amie sans égale si prodigue de ses joies et de ses rires, et puis aujourd'hui elle est devenue cette enclume, pour faire une triste rime, ce souvenir si pesant qui m'emporte désormais sauvagement vers le bas, à dix degrés au-dessous du sol, si poreux, si évanescent.

Quand je pense à elle aujourd'hui c'est comme si je m'enfonçais dans des sables mouvants, des lieux d'étouffement de ma joie et de moi-même enfin, ce moi que j'ai tant de peine à libérer de sa gangue de nostalgie et de souffrance.

Oui, tu es un poids dans ma conscience, qui fourmille de regrets, de souvenirs d'actes manqués, de longues et noires journées privées de ta présence, dont j'ai compris la cherté. Et puis parfois me reviennent les échos de nos fous rires d'enfant, de nos jeux dans le sable, puis dans l'eau, sirènes mal lunées que nous étions, mais plus légères qu'une bouée. Ah, ces interminables discussions autour de tout et de n'importe quoi, ces inratables soirées d'après le crépuscule, et l'on était fatiguées le matin, mais heureuses d'avoir tant parlé, de s'être tant ouvertes l'une à l'autre. Ah, ces intarissables complicités – des petits riens, toujours... Mais toujours vécus comme des bienfaits de l'existence, de la « divinité » en laquelle nous croyions, même si elle différait tant du